



Identités, liens et réseaux, quelques réflexions d'un ancien ambassadeur

par **Bénédict de Tscharnier**

ancien ambassadeur de Suisse (Bruxelles UE, Vienne OSCE, France)

Parmi les responsabilités que j'ai acceptées après avoir atteint l'âge de la retraite en 2002, il y a celle de président de la Fondation pour l'histoire des Suisses dans le monde et, dans un domaine similaire, celle de membre du Conseil des Suisses de l'étranger, le «parlement» des Suisses dans le monde, instance qui s'occupe du statut des expatriés, des écoles suisses à l'étranger, de leurs droits politiques, etc.

On admettra volontiers que les anciens diplomates fassent preuve du sens de l'internationalité. Ces liens, pour la francophonie, par exemple, sont des liens de langue et de culture, mais aussi d'intérêts de plus en plus concrets. En revanche, les institutions que j'ai été appelé à servir sont plutôt basées sur les liens de la nationalité : les Suisses dans le Monde. L'appartenance nationale serait-elle donc, dans l'esprit des gens, encore à notre époque, un critère valable dans le choix de leurs intérêts et de leurs solidarités ? Question bien délicate quand on connaît les dégâts causés, au cours de l'histoire, par un nationalisme primaire, antagonisant.

En soi, la quête d'identité, l'intérêt aussi pour ceux qui nous ressemblent et avec lesquels nous partageons certaines traditions, certaines valeurs ou certaines expériences est une chose parfaitement naturelle. Et quand je parle de traditions, j'y inclus, bien sûr, l'histoire. Au Musée des Suisses dans le Monde qui se trouve au Château de Penthes à Pregny-Genève, nous en faisons le thème central, non pas en vertu d'une quelconque mystification ou idéologie de la «suissitude», mais d'un simple amour de ce qui fait notre propre passé. Bien évidemment, l'histoire des Polonais dans le Monde ou des Italiens, des Chinois, des Marocains expatriés est sans doute tout aussi riche, toute aussi digne d'intérêt que celle des Suisses ; mais voilà, chacun se tourne vers ce qui lui est proche et familier - sans perdre l'humilité et le respect des autres.

Si la Suisse n'est pas véritablement connue comme un pays typique de l'émigration, elle comportait néanmoins des régions pauvres jusqu'au XIXe siècle. Dans ces circonstances, aller chercher fortune ailleurs, en Russie, en France, en Amérique, constituait souvent une nécessité pour beaucoup de familles, notamment celles de la montagne. Plus intéressant encore peut paraître le sort des soldats suisses qui ont servi les rois de France ou la papauté pendant des siècles, ou encore celui de personnalités du monde des affaires, des chercheurs, des bâtisseurs (architectes, ingénieurs, entrepreneurs), des pâtisseries, des missionnaires, des artistes ou délégués humanitaires qui ont choisi «le monde» comme champ d'activité - quitte, pour certains, à revenir et à enrichir leur patrie de l'expérience acquise sous d'autres cieux.

En effet, et c'est bien là qu'un léger paradoxe s'installe, l'intérêt pour des destins hauts en couleur de gens nés dans notre propre village ou dans celui d'à côté, n'a pas besoin de justification spécifique. Cette prédilection pour la co-nationalité n'est pas à vrai dire un choix délibéré, mais l'expression d'une proximité spontanée, instinctive, un prétexte en somme, parfois ludique. Et l'histoire est si riche, la grande histoire du monde et des peuples, mais aussi la petite histoire des gens et du quotidien ; et quand vous avez choisi de vous laisser ensorceler par elle, elle ne vous lâche plus.

Prenons un exemple : en 1780 un jeune Genevois de bonne famille du nom d'Albert Gallatin, quitte clandestinement sa ville natale et s'embarque pour l'Amérique. Il a le goût de l'aventure et de la liberté, mais pas de projets précis. Dans sa nouvelle patrie, il exerce des métiers forts divers dont celui d'enseignant de la langue française, d'arpenteur et de fermier dans l'arrière-pays de la Pennsylvanie. Au fil des années, Gallatin se découvre un goût pour la politique. Il se fait élire au parlement fédéral et devient très vite porte-parole de

l'opposition antifédéraliste et conseiller et ami proche de leur chef, le grand Thomas Jefferson, qui, en 1801, en fera son secrétaire au trésor (ministre des finances). Gallatin se fait alors une réputation de gestionnaire rigoureux des deniers de l'Etat. Plus tard, il troque le fauteuil de ministre contre le bicorne de diplomate et négocie la Paix de Gand avec la Grande-Bretagne. Au cours de sa retraite, il devient banquier, fonde l'Université de New York et acquiert la réputation de grand spécialiste des langues indiennes - vie longue, vie riche et vie pleine d'enseignements.

Faut-il chercher, dans le destin et la carrière d'Albert Gallatin des traits caractéristiques du Genevois ou du Suisse : rigueur, sérieux, culture de la paix ? Cela peut rapidement devenir artificiel ; je pense qu'il faut se contenter d'un simple intérêt stimulé par ce qui ressemble plus à une coïncidence. Choisir Gallatin, parce qu'il est Genevois - va encore ; en faire un héros national - rien ne le justifie ; suivre son cheminement pour mieux connaître les débuts (difficiles) de la grande épopée des Etats-Unis - une excellente idée ; découvrir des points communs entre démocratie suisse et démocratie américaine - démarche fort intéressante, mais gare aux simplifications !

Une chose est certaine : comprendre et vivre notre histoire et, en fin de compte, la vie et la politique nationale d'aujourd'hui, avec le regard tourné vers l'intérieur exclusivement, serait une grave erreur. Nos pays vivent dans un monde où la dimension internationale n'est pas seulement le fait de la diplomatie ou celui des grandes sociétés multinationales, mais aussi celui des petites entreprises, des échanges culturels et scientifiques et, surtout et toujours plus, celui de la mobilité des personnes. L'historiographie «personnalisée» se justifie parfaitement, à condition que nous soyons capables d'insérer l'aspect anecdotique dans un contexte plus large, plus significatif. ■